

Essai

Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Patrick Bergeron, Yvan Cliche, Jean-Guy Hudon, Daniel D. Jacques, Yves Laberge, Thérèse Lamartine, Laurent Laplante, David Laporte et Catherine Voyer-Léger

Numéro 145, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84105ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaumier, J.-P., Bélanger, G., Bergeron, P., Cliche, Y., Hudon, J.-G., Jacques, D., Laberge, Y., Lamartine, T., Laplante, L., Laporte, D. & Voyer-Léger, C. (2017). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (145), 59–64.

Chaire Raoul-Dandurand en études stratégiques et diplomatiques

L'EFFET 11 SEPTEMBRE

15 ANS APRÈS

Septentrion, Québec, 2016, 205 p. ; 17,95 \$



Les différents auteurs de cet ouvrage ont finalement bien raison : notre monde est encore plongé dans les effets des tragiques événements du 11 septembre 2001. Bien que quinze ans se soient écoulés depuis ces attentats, « la tentation de l'exagération sécuritaire est difficilement réversible », écrit Charles-Philippe David en préface.

Une exagération sécuritaire qui fait que nous vivons finalement dans un « état d'exception permanent », avec de nouvelles lois et réglementations qui mettent à mal nos droits et libertés. Mais celles-ci sont perçues comme nécessaires par des populations gagnées par l'anxiété devant d'autres attentats, et qui acceptent ainsi de plus en plus la surveillance sophistiquée des États.

Cet état de « normalisation de l'état d'exception » entraîne un surinvestissement majeur dans l'industrie de la sécurité tous azimuts. D'un monde sans frontières, nous retournons petit à petit à des États avec chacun leurs frontières.

Le livre rappelle certaines réalités propres à cet enjeu devenu central pour tous les pays : le terrorisme. Ce phénomène n'est pas un mal qui frappe surtout l'Occident. Le terrorisme est en fait surtout confiné à trois pays : l'Afghanistan, l'Irak et le Pakistan. Aussi, le fait nouveau du terrorisme depuis quinze ans est l'augmentation des attentats-suicides qui visent des populations civiles. Voilà pourquoi ce type de violence frappe davantage nos esprits.

Et le Canada dans tout cela ? Surtout sous le gouvernement Harper, le pays s'est bel et bien inscrit dans ce nouveau « cadre de référence » tout sécuritaire, avec une politique étrangère au ton quasi militariste. Mais avec plus de rhétorique que d'actions, signale l'ouvrage, comme l'atteste la décroissance de nos dépenses militaires et de nos engagements internationaux. Un nouvel isolationnisme dont le gouvernement Trudeau semble décidé à se défaire, notamment grâce à un réengagement auprès des institutions multilatérales, dont l'ONU et les missions de paix.

Il y a à peine une génération, les Québécois devaient s'abreuver à des sources externes, surtout américaines et françaises, pour comprendre le monde qui les entourait. Il est réconfortant

de lire cette contribution québécoise significative à l'analyse de l'évolution récente des enjeux internationaux, au surplus un regard rigoureux, soutenu par de nombreux graphiques : bref, un outil de référence pour les passionnés et les étudiants.

Yvan Cliche

James Daschuk

LA DESTRUCTION DES INDIENS DES PLAINES

MALADIES, FAMINES ORGANISÉES ET DISPARITION DU MODE DE VIE AUTOCHTONE

Trad. de l'anglais par Catherine Ego

Presses de l'Université Laval, Québec, 2015, 365 p. ; 39,95 \$

PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL 2016 — TRADUCTION

Voici un autre « livre noir du Canada anglais », pour paraphraser le réquisitoire de Normand Lester paru aux Intouchables. Cette fois, il y est question du sort réservé aux nations autochtones de l'Ouest canadien, victimes non seulement de

l'acculturation causée par les réseaux de pensionnats forçant leur scolarisation, mais aussi des épidémies successives dont plusieurs tribus ont été fatalement atteintes au cours des XVIII^e et XIX^e siècles. D'entrée de jeu, l'historien James Daschuk admet que de nombreuses maladies existaient en Amérique avant l'arrivée des premiers explorateurs européens : « hépatite, poliomyélite, parasites intestinaux, encéphalite, arthrite, pinta, maladie de Chagas, leishmaniose ». Mais la rencontre de deux mondes jusqu'alors parallèles allait ajouter un lot de maux inconnus sur le sol d'Amérique, causant la disparition de plusieurs nations vulnérables. Cependant, les politiques du gouvernement fédéral allaient accélérer cette hécatombe. Si le mépris du premier ministre John A. Macdonald envers Louis Riel et les francophones reste bien connu, son racisme envers les Premières Nations était encore plus virulent, comme l'affirme James Daschuk : « [...] la stratégie mise en œuvre par Macdonald pour affamer les Indiens réfractaires et les contraindre à la soumission et aux réserves était sans doute cruelle ; elle ne s'en révèle pas moins efficace ».

L'auteur décrit les innombrables maladies dont les Autochtones de l'Alberta étaient atteints à la fin du XIX^e siècle, par exemple la tuberculose, la consommation et la scrofule, « une maladie environnementale causée par la piètre alimentation, le manque de ventilation et de lumière et l'insuffisance des mesures d'hygiène chez les malades ».



Richement documenté, *La destruction des Indiens des Plaines* offre une explication au désarroi et à la perte de repères de tant d'Autochtones. En dépit d'un sujet difficile, la traduction de Catherine Ego est fluide et sans lourdeur. La version anglaise (*Clearing the Plains: Disease, Politics of Starvation, and the Loss of Aboriginal Life*, University of Regina Press, 2013) a reçu le Prix d'histoire du Gouverneur général du Canada en 2014. Ironie suprême, cette récompense prestigieuse décernée pour la recherche savante porte le nom du pire persécuteur des Autochtones : le Prix Sir-John-A.-MacDonald.

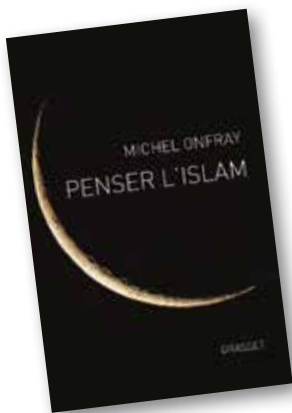
Yves Laberge

Michel Onfray
PENSER L'ISLAM

Avec la collaboration d'Asma Kouar pour l'entretien
Grasset, Paris, 2016, 168 p. ; 27,95 \$

D'abord, un rappel sur l'auteur : Michel Onfray, philosophe français, a fait une percée magistrale sur la scène intellectuelle française, mais aussi mondiale, avec son *Traité d'athéologie*, publié en 2005, une critique musclée mais raisonnée des trois religions monothéistes. Auteur prolifique, vedette (très) contestée des médias, gauchiste mais acide pourfendeur de la gauche française et du libéralisme, disciple de Spinoza, le philosophe frotte cette fois sa raison à l'islam actuel.

Le livre est essentiellement le compte rendu d'un entretien avec la journaliste algérienne Asma Kouar, enrichi de textes écrits par l'auteur pour divers médias. Résultat ? Plusieurs analyses pointues sur l'islam et sa place dans le monde contemporain, et surtout en Occident, où cette religion est de plus en plus visible, comme l'attestent notamment l'immigration croissante et le nombre grandissant de mosquées.



À cet égard, le philosophe, paraphrasant Nietzsche, considère l'islam comme « en grande santé » devant un christianisme déclinant et de plus en plus déphasé par l'évolution rapide des mœurs sociales, dont le mariage homosexuel.

Rien ni personne n'échappe à l'analyse implacable du philosophe. C'est un de ses grands mérites, voire l'intérêt du livre. À très juste titre, l'auteur rappelle une évidence, que je partage :

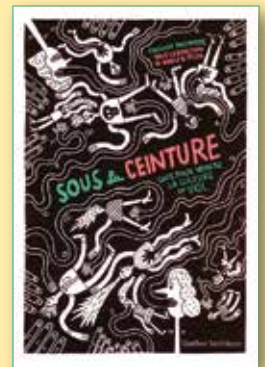
il n'y pas de « vrai » islam. L'islam contient à la fois des versets pacifiques, favorables aux autres religions monothéistes, et d'autres appelant rien de moins qu'au meurtre des croyants juifs et chrétiens.

Sous la dir. de Nancy B.-Pilon
SOUS LA CEINTURE

UNIS POUR VAINCRE LA CULTURE DU VIOL
Québec Amérique, Montréal, 2016, 178 p. ; 19,95 \$

La liste est interminable, et aucun champ d'activité, politique, sportif, médiatique ou artistique, religieux même, aucun n'est épargné par les récents scandales à caractère sexuel. Sklavounos, Aubut, Charest, Ghomeshi, Jutra, Trump ou Cosby. Et tous les autres, riches ou influents, connus ou quidams, que le système protège malgré leur turpitude, dans un déni de justice qui se perpétue.

Les nerfs sociaux sont à vif, lance Nancy B.-Pilon, l'instigatrice de cet ouvrage collectif « polyforme » sur la culture du viol. Elle a réuni dix-sept femmes et hommes, la plupart jeunes trentenaires, pour penser, dire, tordre le cou s'il le faut à cette abjecte réalité qu'on tente, à intervalles réguliers, de pousser sous le tapis. Cette jeune et tonique protestation attise le vieux et ardent désir de remédier à ce désordre de civilisation. Mais la marche de l'histoire est longue, faut-il se rappeler pour ne pas désespérer.



Que sait-on de nouveau sur la noirceur du crime ? Chose certaine, *Sous la ceinture*, ça fulmine, ça hurle, ça rage. La prof de philo Véronique Grenier crache son dégoût : « Je est de la viande ». Des éléments d'analyse projettent un éclairage neuf sur le spectre qui hante les femmes depuis que le monde est monde. D'abord, la notion de consentement, logée au cœur du contentieux, est défendue dans plusieurs textes de manière plus large qu'auparavant. Le consentement ne se pose qu'au féminin, ou presque. Un homme n'y est que rarement confronté. Change-t-il d'idée, il enfle son pantalon. Aussi simple. Pour une femme, c'est plus complexe. Ses gestes la laissent-elle de glace, ou pire, la glacent-elle ? Ne désire-t-elle qu'un baiser sans

L'État islamique (Daech) a beau jeu de s'appuyer, sous forme de « prélèvements » selon l'expression de l'auteur, sur ces versets pour répandre sa violence : dès lors, le philosophe s'inscrit en faux contre ceux qui proclament que « l'islam n'a rien à voir avec cette terreur ». D'autres pratiquants, la majorité on le sait, sont tout autant justifiés de pratiquer le versant doux de leur religion. En somme, rappelle Michel Onfray, c'est quand l'islam, comme toutes les religions d'ailleurs, se mêle

devoir baiser ? Le consentement doit pouvoir se donner et se reprendre jusqu'au dénouement de l'acte. Pour une femme, oui, c'est autrement plus complexe. Et ce n'est pas qu'affaire de muscles. C'est affaire de société. C'est une hydre ! C'est une pieuvre ! C'est un tentacule empoisonné. Qui instille le mépris et la haine. Qui tue. L'estime de soi. L'innocence et la confiance. La vitalité. La vie, parfois.

Certains récits divulguent le viol perpétré par l'amoureux, le meilleur ami ou un proche de la famille. Un homme, l'auteur Samuel Larochelle, jette une lumière crue sur un incident personnel. Quelques autres se dévoilent. Enfin. Et leur parole apporte au recueil une plus-value, comme celle du Blanc qui, prenant la défense du Noir, est plus audible et plus crédible. Injuste, direz-vous. Hélas, il en va ainsi.

Une des voix fortes de ce recueil, celle de Jennifer Sidney, souligne une idée majeure : « Nous perdons trop de temps à essayer de comprendre pourquoi une femme [...] est restée dans une relation abusive, et n'en passons pas assez à nous demander pourquoi l'homme est si violent ». Le rappeur Koriass lui fait écho : il faut enseigner l'humanité aux garçons. Grenier se fait plus directe : ils sont responsables de leur pénis et ce dernier vient avec l'option « ne viole pas ».

Attention, la culture du viol n'est pas le viol. Elle est cette tactique sournoise qui l'inspire, le suggère, l'encourage. Un blogueur qui propose de légaliser le viol. Un coquetel baptisé GHB, la drogue du viol, dans un bar montréalais. La « congrégation des imbéciles » qui sous-entendent qu'elles l'ont cherché. La banalisation, voire l'érotisation des agressions sexuelles. La porno au bout des doigts qui façonne toujours un peu plus les relations intimes. La croyance que les pulsions des hommes sont incontrôlables, et que partant les agressions sexuelles sont une quasi-fatalité.

En complément de *Sous la ceinture*, lecture qu'on ne saurait trop recommander aux deux sexes, il y a la magistrale enquête de la journaliste Susan Brownmiller, intitulée *Le viol*. Question de profondeur de champ. Question d'identification claire de la vraie nature de la culture du viol et de son terreau fertile, le patriarcat.

Thérèse Lamartine

de politique que les catastrophes surviennent...

La thèse la plus controversée exprimée par Onfray dans ce livre est celle où il soutient que les attentats commis par des terroristes musulmans en Occident sont en quelque sorte la résultante de la présence invasive de l'Occident en pays musulmans. Il met donc dos à dos les terroristes et les leaders des pays occidentaux, États-Unis comme France, selon lui coupables de la mort de « millions de musulmans ». Ce qui, bien sûr, n'est

pas toujours bien reçu, surtout quand l'auteur commente à chaud un événement sanglant commis par des terroristes. « Les combattants de l'État islamique font avec leurs outils primitifs ce que les Américains ont effectué à une bien plus grande échelle avec leur technologie de pointe. »

Un léger bémol à l'ouvrage : comme l'auteur est une figure perçue négativement par des médias français, on a souvent l'impression qu'il prend autant de temps à se justifier face à ses nombreux pourfendeurs qu'à expliquer doctement sa pensée. Il devrait selon moi concentrer ses contre-attaques dans les médias seulement, et laisser à ses livres le déploiement de sa pensée riche, instruite et éminemment raisonnable.

Yvan Cliche

Jacques-Louis Colombani

CYBERESPACE ET TERRORISME

Presses de l'Université Laval, Québec, 2016, 143 p. ; 17,95 \$

Jacques-Louis Colombani est avocat et docteur en droit. Il est diplômé de l'Institut de criminologie et de droit pénal de Paris et a été enseignant à l'Université Paris XI pendant dix ans. De plus, il est spécialiste de la lutte contre la piraterie et la contrefaçon des œuvres de l'esprit.

Dans *Cyberespace et terrorisme*, il se prononce en faveur d'une réponse coordonnée entre les États afin de contrer la menace terroriste liée à Internet puisque « [l]es terroristes et autres criminels sont à la tête de réseaux internationaux et sont susceptibles de frapper partout ». C'est, dit-il, la meilleure façon de s'opposer aux fanatiques qui cherchent à semer le trouble, à exercer divers chantages et à provoquer le chaos, en se servant du Web.



Les djihadistes et autres terroristes utilisent le cyberespace à diverses fins. Pour eux, c'est un lieu de recrutement et de diffusion de propagande contre la démocratie, de même qu'un outil propre à susciter la peur et l'insécurité quant aux installations stratégiques – les centrales nucléaires, par exemple. Ils s'efforcent de provoquer diverses formes de dépendance afin de s'en servir pour contrôler des individus et de « soumettre les esprits les plus faibles ». Le cyberterrorisme vise également à détruire ou à corrompre les systèmes informatiques dans le but de déstabiliser les États.

Les États doivent intervenir, certes, pour s'opposer à cette menace, mais ils ne doivent pas verser dans la dérive totalitaire en suspendant ou en réduisant sensiblement les droits

des citoyens. Ce serait une défaite, puisque c'est justement ce genre de société autoritaire que rêvent d'instaurer nombre de terroristes. Le remède ne doit pas être équivalent au mal que l'on veut combattre.

Cet essai s'adresse plus aux spécialistes de la question qu'au grand public. De même qu'il traite plutôt du contexte français, faisant fréquemment référence à son système judiciaire et politique.

Un extrait est, cependant, particulièrement susceptible de susciter la controverse au Québec et au Canada : « Le discours subversif a opéré lorsqu'il arrive que la femme revêtue d'un voile intégral nargue, au nom de sa 'liberté d'expression', les autorités administratives d'un État tolérant ».

Gaétan Bélanger

Jean-François Crépeau

PASSION CHRONIQUE

Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, 2016, 170 p. ; 21,95 \$

Il y a quarante ans que Jean-François Crépeau écrit des chroniques littéraires au *Canada français*, un hebdomadaire de Saint-Jean-sur-Richelieu. Dans cet essai paru dans la très pertinente collection « Écrire » des éditions Trois-Pistoles, le chroniqueur partage les grandes lignes de son parcours. C'est un ouvrage assez différent des autres publiés sous la même bannière : moins littéraire que plusieurs propositions, il se présente à la fois comme un parcours de vie et un guide pratique incluant trucs et anecdotes sur la vie de critique littéraire. Jean-François Crépeau nous décrit ses méthodes de lecture et de travail, nous présente son point de vue sur le livre numérique, nous explique pourquoi les chroniqueurs doivent se rendre dans les lancements, etc. Entre ces différentes considérations, on en apprend un peu sur sa vie personnelle, mais on retient surtout qu'il a été guidé toutes ces années par une franche passion pour la littérature québécoise.



Ceux qui travaillent dans le domaine apprendront peu de choses en parcourant ce livre. Les différents éléments, présentés un peu sous la forme de brèves, permettent de dresser le portrait d'un métier en pleine mutation, mais sans faire preuve d'une grande originalité de forme ou de fond. Certains propos avancés par l'auteur pourraient aussi faire débat, à commencer par l'idée que des services de presse peuvent compenser l'absence de rémunération ou encore que le succès des séances

de dédicace justifie l'importance des salons du livre. Certains journalistes et écrivains souhaiteraient sans doute argumenter autour de ces deux affirmations...

Mais c'est vraiment dans la deuxième moitié que le livre prend tout son souffle. Quand le chroniqueur nous offre un « abécédaire tronqué » où il présente quelques-uns des écrivains qui ont marqué son parcours de lecteur, on a le sentiment d'entendre davantage sa voix que dans les pages où il raconte son métier. Même chose pour les quelques chroniques qui, en fermeture d'ouvrage, nous font entendre le critique et sa passion contagieuse. Et cela n'a rien d'étonnant : Jean-François Crépeau est le premier à dire qu'il préfère écrire sur les autres que sur lui-même. Son enthousiasme augmente, et celui du lecteur aussi, quand il prête sa voix à sa passion.

Catherine Voyer-Léger

Françoise Deroy-Pineau

JEANNE MANCE

DE LANGRES À MONTRÉAL, LA PASSION DE SOIGNER

Fides, Montréal, 2016, 139 p. ; 9,95 \$

La journaliste et socio-historienne Françoise Deroy-Pineau trace de la pionnière en titre le portrait d'une héroïne déterminée qui ne fut jamais mariée ni jamais religieuse, qui devint la « première infirmière laïque en Canada » et qui est reconnue comme la cofondatrice de Montréal avec Paul de Chomedey de Maisonneuve. Elle met en même temps en scène non seulement des figures connues de l'histoire québécoise, comme Marguerite Bourgeoys, Marie de l'Incarnation, Jérôme Le Royer de La Dauversière, Lambert Closse, les riches bienfaitrices Marie-Madeleine de La Peltrie et Angélique de Bullion, les jésuites Charles et Jérôme Lalemant, Isaac Jogues, Paul Le Jeune... mais aussi des personnages dont la mémoire collective n'a que peu ou prou retenu l'existence : le clerc Nicolas Dolebeau, le jésuite Jean-Baptiste Saint-Jure, Pierre Chevrier (baron de Fancamp), les couples d'habitants Boudart-Mercier et Primat-Messier, attaqués par les Iroquois, le chirurgien Étienne Bouchard... On suit la pionnière, née à Langres en 1606, depuis son départ de sa ville natale, le 30 mai 1640, sous Louis XIII, jusqu'à sa mort à Montréal le 18 juin 1673, et même au-delà puisque son souvenir est encore vivant aujourd'hui (noms de rues, statue, tableaux, vitraux, timbres...).

Françoise Deroy-Pineau reconstitue le contexte historique de l'époque en évoquant les longues traversées de l'Atlantique, le difficile recrutement de religieuses, d'artisans, de colons et de filles à marier, la gestion de l'Hôtel-Dieu de Montréal, le constant danger amérindien, le harcèlement comptable de Monseigneur de Laval... L'auteure met régulièrement l'accent sur le féminisme religieux en France et en Nouvelle-France et se rapproche souvent plus de la romancière que de l'historienne



délicieux effluves », et ces propos sur la « table de merisier drapée d'un tapis orné d'une frange de soie de même couleur que [le] dessus de lit » de Jeanne, ou sur « son grand lit de noyer, sous un ciel de lit fait d'une nappe brodée ». Il faudrait par ailleurs harmoniser trois données chiffrées de la notice biographique avec celles de la quatrième de couverture.

Jean-Guy Hudon

Jonathan Livernois

LA ROUTE DU PAYS-BRÛLÉ

ARCHÉOLOGIE ET RECONSTRUCTION DU PATRIOTISME QUÉBÉCOIS
Atelier 10, Montréal, 2016, 76 p. ; 11,95 \$

Le patriotisme est-il une notion anachronique, un pâle fantôme du passé qui revient périodiquement hanter le débat public ? Que peut-il bien vouloir dire aujourd'hui pour les générations qui ne connaissent, par exemple, des grands débats référendaires que les phrases célèbres retenues à la suite de défaites historiques ? Professeur de littérature à l'Université Laval, Jonathan Livernois pose ces questions et tente d'y répondre en scrutant l'évolution de son rapport intime au Québec et à la nation québécoise.

L'essayiste propose dans un premier temps une archéologie de son imaginaire patriotique. L'approche personnalisée, des plus vivifiantes, nous fait découvrir un jeune garçon féru de généalogie, initié précocement à la force du sentiment national avec la découverte d'un ouvrage de Laurent-Olivier David. Or, ce qui est vrai du « pays » de l'enfance l'est aussi de la patrie d'un peuple : nul n'est à l'abri de l'histoire. Lorsqu'il est encapsulé dans un âge d'or magnifié et continue de nourrir l'idéal présent, le passé peut devenir paralysant. Autrement dit, s'il



en s'attachant à des détails, plausibles ou avérés, notamment dans l'invention de dialogues et dans la notation du vent et des senteurs d'algues de La Rochelle ou des bouclettes de cheveux de Jeanne. Qu'on lise à cet égard ces lignes sur la cueillette dans les bois de Ville-Marie des « fraises de juin et [des] framboises de juillet, dont une bouffée d'air chaud et humide apporte parfois les

peut prendre acte de l'histoire afin d'en conserver les précieux enseignements, le patriotisme ne doit pas se cantonner dans la recherche d'un passé anachronique qui serait le signe d'une authenticité retrouvée. Il ne s'agit surtout pas, selon la métaphore de l'auteur, d'une antiquité à décaper dans le but de retrouver une essence première, un « temps zéro ».

Le patriotisme doit se mettre au diapason de son époque ; il doit, de plus, offrir une vision prospective et « s'ancrer dans ce que le Québec pourrait être, réellement ». Dans la seconde partie de son court essai, Livernois plaide donc en faveur d'un patriotisme bien de son temps, soucieux de justice sociale et devant effacer les frontières érigées par les partisans d'un nous exclusif. Des suggestions qui rallieront peut-être davantage ceux pour qui l'idée d'un nationalisme « néo-canadien-français » sonne désormais creux. Une question demeure cependant, qui est de savoir de quelle façon le discours peut bien se faire chair, de quelle manière l'incarner concrètement pour lui éviter d'ajouter une entrée de plus au registre des vœux pieux. Et le simple fait que Livernois reprenne le cahier des charges établi par Fernand Dumont, il y a plus de quarante ans, autorise à accueillir ses visées prospectives avec une pointe de cynisme.

David Laporte

Elizabeth Kolbert

LA 6^E EXTINCTION

COMMENT L'HOMME DÉTRUIT LA VIE

Traduction de l'américain par Marcel Blanc et adaptation québécoise par Véronique Desjardins

Guy Saint-Jean, Laval, 2015, 400 p. ; 29,95 \$

Lauréate du prix Pulitzer de l'essai en 2015, Elizabeth Kolbert est journaliste au *New Yorker*. Militante écologiste, elle est l'auteure de trois ouvrages, dont *Field Notes from a Catastrophe: Man, Nature, and Climate Change* (2006), qui l'a rendue célèbre. *La 6^e extinction* est son premier livre traduit en français.

Le titre fait référence à la disparition de l'humanité, que redoute un nombre croissant de chercheurs. Elle serait la sixième extinction de masse à survenir depuis un demi-milliard d'années et la plus dévastatrice depuis celle des dinosaures. S'appuyant sur les travaux de savants de diverses disciplines telles la géologie, la botanique et la biologie marine, les accompagnant souvent sur le terrain, de San Diego jusqu'à l'Islande et l'Amazonie, Kolbert montre comment l'être humain



en est venu à altérer les conditions de vie sur terre et mettre notre monde à l'agonie. Elle relate l'éradication qui guette ou a déjà affligé différentes espèces, comme la grenouille dorée du Panamá ou le rhinocéros de Sumatra. Son enquête est à la fois instructive, divertissante et effarante. Véritable « document-choc », *La 6^e extinction* démontre efficacement l'imputabilité de l'homme dans le fiasco environnemental planétaire. Le volume se clôt sur une singulière note d'espoir : pour surmonter le désastre qu'il a lui-même engendré, l'homme devra peut-être se résoudre à coloniser d'autres planètes. Tout simplement !

Guy Saint-Jean éditeur propose ici une « adaptation québécoise » de la traduction parue en France chez Vuibert. En comparant les deux versions, on en vient vite à douter du bien-fondé d'une telle initiative. Cette adaptation consiste notamment à fournir les équivalents en pouces et en pieds de mesures du système métrique ou à ajouter des précisions terminologiques, en indiquant par exemple que les scinques géants sont une « sorte de reptile » (*sic*), qu'une ammonite est « un mollusque » et qu'un herpétologiste est « un zoologiste qui étudie les reptiles ». Ailleurs, les adjectifs numériques sont convertis en chiffres (« 1000 souris » au lieu de « mille souris »), les passés simples sont remplacés par des passés composés ou des plus-que-parfaits, tandis que des passages sont reformulés et des paragraphes redécoupés. Ainsi, « La première fois que j'entendis parler des grenouilles d'El Valle » devient : « J'ai découvert l'histoire des grenouilles d'El Valle ». Était-ce nécessaire ? On dirait plutôt une façon de sous-estimer l'intelligence du lecteur québécois.

Patrick Bergeron

Alberto Manguel DE LA CURIOSITÉ

Trad. de l'anglais par Christine Le Bœuf

Actes Sud, Arles/Leméac, Montréal, 2015, 429 p. ; 38,95 \$

On n'imagine pas Alberto Manguel autrement que curieux de nature, comme le sont sans doute la majorité des lecteurs inassouvissables. Et lorsque cette curiosité se voit doublée d'une insatiable boulimie (dans le cas qui nous occupe, le pléonasmisme est pour le moins véniel) de trouver réponse à tout, voire de formuler toute question pertinente susceptible d'éclairer le pourquoi de notre présence en ce monde, elle frôle le vertige et nous entraîne dans une spirale sans fin. À l'exaspération de parents devant affronter les *pourquoi* de l'enfant succède ici l'ivresse du savoir.

« Je suis curieux de la curiosité », nous dit d'emblée Alberto Manguel. Citant Montaigne, figure emblématique de son propre parcours, il adopte très tôt ce « permanent état de questionnement du territoire au travers duquel s'avance (ou s'est déjà avancé) notre esprit, ainsi que du pays inconnu au-delà »

et dénonce par la même occasion la vision réductrice des institutions d'enseignement qui sacrifient aujourd'hui le libre exercice de la pensée et de l'imagination aux soi-disant efficacité et utilité matérielles d'un savoir au service des entreprises. S'appuyant sur la représentation graphique du premier sym-

bole illustrant un point d'interrogation qui ressemblait à un escalier, Manguel ne craint pas d'affirmer : interroger nous élève !

Le nombre de questions auxquelles s'intéresse Alberto Manguel constitue ici une liste fermée (puisque publication il y a), mais elles se déploient à l'infini, chacune d'elles a ses ramifications propres, comme se déployait la bibliothèque si chère à Borges, qui fut aussi l'un des maîtres à imaginer de Manguel. Que voulons-nous

savoir ? Comment raisonnons-nous ? Comment voir ce que nous pensons ? Qu'est-ce que le langage ? Que faisons-nous ici ? Quelles sont les conséquences de nos actes ? Comment mettre les choses en ordre ? Pourquoi les choses arrivent-elles ? Qu'est-ce qui est vrai ? Voilà autant de questions ici soulevées qui en libèrent quantité d'autres. Comme le précise Manguel, « [i]l n'y a aucune progression évidente entre ces questions, pas de hiérarchie logique, rien n'indique qu'on *peut* y répondre. Elles procèdent de notre désir de savoir... »

Tout lecteur découvre, un jour ou l'autre, un livre qui répond, en tout ou en partie, à une sorte d'idéal de condensé du savoir. Un livre que l'on garde précieusement à portée de main pour s'y replonger dès lors que le doute rejaillit dans notre esprit, le doute ayant ici valeur d'exploration, de confirmation que rien n'est immuable, ne répond à quelque loi qui assujettirait la conscience humaine à un cadre externe à sa volonté propre. Ce livre peut même accompagner ou précéder d'autres livres, ou leur succéder, voire les compléter ou les contenir tous à la fois. Pour Alberto Manguel, *La divine comédie* de Dante représente le Saint des saints du savoir imaginé par l'homme et c'est à l'aune de ce poème qu'il nous invite à nous interroger à notre tour sur les expériences qui parsèment nos parcours de vie. *De la curiosité* se veut en quelque sorte un hommage rendu par Manguel à Dante, un tribut à l'œuvre maîtresse de ce dernier qui propose une synthèse éclairée du monde, de sa mécanique et des aspirations humaines. Certes, on ne se lance pas dans une telle lecture sans avoir au préalable une certaine prédisposition pour la découverte. Gens pressés, s'abstenir.

Jean-Paul Beaumier

